

ERNST LOTHAR

Mélodie de Vienne



LIANA LEVI

Ernst Lothar

Mélodie de Vienne
Roman d'une maison

*Traduit de l'allemand (Autriche)
par Élisabeth Landes*

Traduit avec le concours
du Centre national du livre
et du Forum culturel autrichien



Liana Levi

Promenade au Prater

Le fiacre roulait sur l'allée principale du Prater. On n'entendait que les sabots des chevaux au trot. Le coupé découvert bien suspendu filait sans heurt, il suffisait au cocher de claquer de la langue ou de faire siffler son fouet au-dessus de la crinière des deux chevaux noirs pour les maintenir à vive allure.

Elle aimait aller vite – on se sentait vivre intensément en doublant les piétons et les voitures. À cette heure-ci toutefois il y avait peu de promeneurs et encore moins de voitures, on était presque seul avec les imposants marronniers qui avaient dressé leurs chandelles roses et blanches des deux côtés de la large chaussée rectiligne. Tout le long de l'allée, de l'Étoile du Prater à la Lusthaus, on traversait cette alternance scintillante.

L'air sentait le mois de mai. Les violettes sauvages des prairies proches lui donnaient une odeur sucrée, et une brise fraîche en provenance du Danube caressait les promeneurs.

Il la contemplait avec cette adoration dans les yeux qui l'agaçait.

« Ils sont beaux, les marronniers, non ? s'empressa-t-elle de dire.

– Tu es superstitieuse, Hetti ?

– Moi ? Incroyablement ! Pourquoi ?

– Tout ça est absurde, bien sûr. Mais cet après-midi, quand j'étais là-bas en train de lire... l'historique de la famille, en quelque sorte... » – il ne savait comment lui expliquer. Puis il trouva une chose qu'il pouvait au moins raconter, bien que ce ne fût pas cela qui le préoccupait en réalité. « Je ne peux pas m'empêcher de penser à Mozart, qui a joué *La Flûte enchantée* pour l'inauguration de notre maison, alors qu'il était déjà très malade. Il est mort quelques semaines plus tard.

– Ah bon ? dit-elle, l'esprit ailleurs.

– Ah, c'est ridicule », fit-il, répondant à sa propre interrogation. « Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? » Il lui avait pris la main.

Comme un soldat à sa bonne amie, pensa-t-elle. « Rien de spécial. D'abord je suis allée chez la modiste, puis j'ai accompagné papa à la Herrengasse. C'est le jour des examens d'État.

– Alors, tu peux rentrer plus tard ?

– J'ai jusqu'à neuf heures.

– Formidable ! »

Les chevaux volaient. Le cocher stoppa à la Lusthaus, un pavillon pour les amoureux, et fit descendre ses clients – cela faisait partie de la promenade au Prater. On allait jusqu'à la Lusthaus et on faisait suivre la voiture au pas en flânant jusqu'au « deuxième rondeau », une grande place ronde ombragée par les marronniers.

« Tu es toujours aussi ravissante ! » s'exclama-t-il d'un ton admiratif. En sa présence il perdait son naturel, comme si la conscience de sa propre apparence l'inhibait et qu'il s'efforçât de compenser par des marques de galanterie conventionnelles le charme qui lui faisait personnellement défaut. Mais il savait pertinemment que ses petites flatteries étaient assez plates.

Elle le regarda. Il n'était même pas habillé avec élégance ! Un simple pardessus tout froissé. Comparé à... – fâcheuse comparaison. Mais une chose parlait en sa faveur : il était transparent comme du verre, il n'y avait rien de trouble en lui. Rien de simulé non plus. Il ne vous laisserait pas tomber sans crier gare. Pas lui ! « L'essentiel, c'est que je te plaise », répondit-elle.

Il jugea la repartie assez encourageante pour l'enlacer.

« Tu es incorrigible ! C'est une question de convenances. On ne se tient pas la main en voiture découverte et on ne se promène pas dans la rue *bras dessus, bras dessous*^{*1} !

– Comment le sais-tu ? s'enquit-il, pragmatique.

– Je me suis renseignée, répliqua-t-elle en riant.

– Tu crois aux convenances ?

– Je les observe même !

– Ah ? En toutes circonstances ? Moi aussi, figure-toi, j'ai des renseignements. »

Il était si facile à percer ! Elle sentit tout de suite le reproche sous la remarque dite en passant. Elle hésita, avant de demander : « Des renseignements sur quoi ? »

Tout en parlant, elle rassembla la jupe de son costume de velours bleu foncé, qui ne traînait nullement par terre.

Il jouissait manifestement d'avoir le dessus ; cela ne se produisait pas si souvent. « Ah ! Ah ! Tu aimerais bien le savoir, n'est-ce pas ?

– Pas le moins du monde !

– Alors, je ne dis rien.

– À ta guise.

– Bon, allez ! On m'a dit que tu avais été très amoureuse », déclara-t-il.

1. En français dans le texte. (Tous les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.)

Le visage d'Hetti resta impassible. Il était fascinant et d'emblée attirait les hommages. Des yeux noirs profonds, étrangement observateurs sous les longs cils, une peau d'une blancheur satinée sous la souple chevelure sombre, une bouche sensuelle et pourtant chaste, riante, et sévère l'instant d'après – une physionomie tout en contraste. C'est d'abord la grâce des traits qui frappait, puis les contrastes qui charmaient.

Que sait-il exactement, réfléchissait-elle. Il ne peut rien savoir, sinon il se comporterait autrement. « C'est écrit dans l'historique de votre maison ? » réussit-elle à dire d'un ton dégagé. En riant même.

Il rit aussi – de cela ou d'autre chose. Il lui lança un regard de biais, plus sarcastique qu'adorateur, cette fois. « Alors, Hetti, tu étais amoureuse du prince héritier ? »

Sottise, maladresse insigne de humer à présent le bouquet de violettes qu'il lui avait apporté. C'est pourtant ce qu'elle fit. « Qui a bien pu te raconter pareille sornette ? » demanda-t-elle en sentant l'effroi percer sous les quelques mots.

Lui ne le perçut apparemment pas. « Pourquoi pas ? Rodolphe passe son temps à courir le jupon. Et toi, tu es un peu snob. Pardon ! »

Sa bonne humeur n'en était pas altérée. Dieu merci.

« Mais qui est-ce qui t'a dit ça ? » Il fallait absolument qu'elle sache à quoi s'en tenir.

« Quelqu'un.

– Quand ?

– Je ne sais quand. Je ne sais plus. Il y a quelques semaines.

– Et c'est aujourd'hui que tu me le demandes ?

– Oui.

– Ça ne t'intéressait pas jusqu'à maintenant ?

– Ça m'intéressait, mais je me disais que j'en parlerais le moment venu. Ça m'a traversé l'esprit à cause des

convenances. Même avant, d'ailleurs, en épluchant les papiers du registre foncier. Alors, c'est oui ou c'est non? C'est vrai?» Il s'était arrêté.

Elle continua à marcher, son cœur battait si fort qu'elle dut reprendre son souffle.

« Bien sûr que non ! Tu crois peut-être qu'une demoiselle Stein aurait la moindre chance auprès du prince héritier !

– Il suffirait qu'il ait la moindre chance auprès d'elle. *L'a-t-il ?* » Il se fit plus pressant.

« Je veux absolument savoir quel est l'imbécile qui t'a mis cette ânerie en tête ! Ou est-ce un secret ?

– Pas du tout ! C'est Otto Eberhard. Tu le sais bien que les procureurs de Vienne ont des espions pour ce qui touche aux membres de la maison impériale.

– Tu remercieras ton frère de ma part ! Et tu peux lui dire que ses espions ne valent pas un clou ! Il n'y a pas un mot de vrai dans cette histoire ! »

Il l'avait observée tout le temps. « Tu ne vois pas que je te taquine ? » dit-il enfin.

Ça ne se voyait pas du tout. Possible qu'il ne prît pas ça très au tragique. Mais ce n'était pas une blague, elle l'aurait juré. « Tu ne penses pas que je te l'aurais dit, ne serait-ce que pour me rendre intéressante ?

– C'est une idée qui ne me serait vraiment pas venue ! » Il la regarda encore du coin de l'œil. Puis il se remit à rire. « Où allons-nous dîner ? Au Troisième Café ou au Chevreuil brun ? »

Quand ils eurent pris place à l'une des tables rondes du Troisième Café et que les becs de gaz éclairèrent le visage de son compagnon, elle posa une main sur son bras. « Bon, eh bien oui, Franz, j'ai eu le béguin pour lui un moment. »

Il avait consulté la carte. Reposant la longue feuille écrite à l'encre, il répondit : « Tu vois ! C'est exactement

ce que j'ai dit à Otto Eberhard! Possible qu'elle ait eu le béguin pour lui, comme les midinettes du poulailler pour Sonnenthal, au Burgtheater! Poulet rôti ou escalope viennoise?

– Moi aussi j'ai eu le béguin pour Sonnenthal. En fait, je l'ai toujours! Poulet rôti.

– Et plus pour le prince héritier?»

Avec une irrésistible candeur, elle secoua sa tête sur laquelle reposait un béret de velours aux plumes bleues chatoyantes.

«Aux fraises ou à l'aspérule, le punch? Et des écrevisses bien sûr. Où l'as-tu rencontré, au fait?»

– Aspérule, s'il te plaît. À une réception chez le rédacteur en chef Szeps, à laquelle papa m'avait emmenée.»

Il s'apprêtait à dire quelque chose mais le serveur s'était approché, et Franz passa commande avec sa précision coutumière. «Le prince héritier est vraiment partout! observa-t-il quand l'homme se fut éloigné. Vous avez discuté ensemble?»

– Beaucoup.

– C'était intéressant?

– Très.

– Il t'a fait la cour?

– Pas mal, oui.

– Il t'a embrassée?

– Tu es fou! À un dîner auquel papa assistait!» Le ton était des plus convaincants.

«Pas forcément en dînant», dit-il en riant.

Elle respira. Aucun doute, il la croyait à présent.

Quand le punch arriva, il en remplit deux verres qu'embaumèrent les petites feuilles d'aspérule. «Prosit!» dit-il en tendant son verre vers elle.

Elle trinqua. «Fin de la confession?» Elle avait bu d'un trait.

Il acquiesça.

«J'ai l'absolution ?

– Un chapelet d'Ave Maria.

– Merci, mon Père.

– Et un baiser !

– Et les convenances ?

– Je m'en fiche !

– Moi pas.

– Ah ah ! Tu es pour l'étiquette espagnole¹ ! »

Elle lui offrit ses lèvres une seconde.

Dans le kiosque à musique devant l'entrée du jardin retentit le son d'une fanfare. C'était celle du 4^e régiment viennois Hoch- und Deutschmeister, qui avait commencé à jouer ; les musiciens en uniforme bleu étaient assis très raides derrière leurs trompettes, leurs cymbales et leurs tambours, dirigés par un chef qui tenait sa main gauche sur sa hanche en levant l'annulaire. Les instruments bien astiqués rutilaient à la lumière des becs de gaz ; un programme en forme de lyre affiché sur la balustrade annonçait la pièce numéro un : *Marche sous l'aigle double*.

Elle lui tendit son verre vide.

«Voilà qui me plaît ! Prost ! dit-il.

– Prost ! »

Puis on apporta les écrevisses dans une terrine toute fumante d'eau parfumée au cumin, sur le couvercle de laquelle s'étalait une écrevisse rouge de porcelaine.

« Tu ne manges pas ? »

Elle avait vidé son deuxième verre. « Mais si, je mange », affirma-t-elle en décortiquant une pince d'écrevisse dans les règles de l'art. Avec cette douce torpeur que commençait à lui procurer le punch tout devenait plus facile. Peut-être

1. Allusion au cérémonial rigide de Charles Quint qui régissait encore le protocole de la cour d'Autriche sous François-Joseph.

était-il possible d'oublier pourquoi elle avait accepté cet homme qui la dévorait des yeux – elle ne pouvait le confier à personne, personne au monde ! Pas même à celui auquel elle pensait jour et nuit à son corps défendant – à Lui moins que tout autre ! Derrière son front lisse les doutes se dissipaient. Ce qu'on veut vraiment, on l'obtient. Et on le retient. Lui aussi. Lui aussi elle aurait pu le retenir. Il aurait juste fallu montrer un peu plus de courage, un dérisoire petit brin de courage. Et mademoiselle Kaspar ne serait pas à sa place à présent. Celle-là n'avait pas à avoir « peur des conventions » justement ! Seigneur, pourquoi avait-elle été si lâche ? Elle tentait en vain de se défendre contre les pensées qui l'envahissaient à la faveur du punch et de la marche militaire. Elle s'était trouvée avec Lui au son de cette même musique – ils avaient fait des projets grisants ! « Tu es dans la lune ? Tu pensais à quoi ?

– À rien. J'écoutais la musique. Ils jouent bien. Ressers-m'en un verre !

– Mais tu vas être grise !

– Tant mieux ! »

L'aspérule donnait un arôme un peu âpre au vin blanc frais qui devenait de plus en plus léger au fur et à mesure qu'on le buvait. Les gens attablés applaudirent, le chef de musique s'inclina en retroussant les pointes de sa moustache. Un sergent posa la partition de la deuxième pièce sur le pupitre, un caporal changea la fiche des numéros sur la lyre, on lisait maintenant le chiffre 2 : « Pot-pourri tiré de l'opérette *La Chauve-Souris*. »

« Chez nous, c'est la coutume, à *chacun son goût** », les dîneurs attablés fredonnaient leur couplet préféré. « Gare à la sauce, attention », criaient les serveurs pressés en portant leurs plats chargés en équilibre. Des marchands ambulants proposaient leurs produits frais : « Fromage ! Salami !

Fromage! Pain! Tartelettes! Engländer¹!» On commandait la bouche pleine, dès que les plats arrivaient on envoyait chercher les suivants. La soirée de mai finissante offrait encore un peu de clarté, les cimes des arbres en fleurs scintillaient, le ciel qu'elles découpaient était haut, sans nuages. « Chez nous, c'est la coutume, à *chacun son goût!* » martelait l'orchestre. Les dîneurs présents semblaient avoir eu une bonne journée ou – si elle avait été mauvaise – l'avoir oubliée; une vague de bien-être planait sur le jardin plongé dans la pénombre.

Quand ils eurent dîné, Franz dit au cocher qu'ils allaient passer une petite heure au « Prater des Polichinelles » et lui donna rendez-vous à neuf heures moins le quart au Jantsch-Theater pour qu'il les reconduise à la maison.

« Certainement, monsieur le baron », répondit l'homme.

Si seulement elle n'avait pas perpétuellement comparé! Lui aussi avait dit à son cocher: « Bratfisch, suivez-nous! » Et Bratfisch avait mis la main à son chapeau et répondu: « Certainement, Altesse Impériale. » Ensuite ils étaient allés dans les prairies. Il lui avait offert son bras, c'était le paradis sur terre!

Bras dessus bras dessous avec son fiancé, Henriette gagna les attractions et les baraques de tir. Un bruit assourdissant! Avec Lui, elle était allée au « Prater vert », au Prater du calme et de la beauté où fleurissaient les violettes.

Devant les baraques les bonimenteurs s'époumonaient: « On commence! Bonsoir, monsieur! Bonsoir, madame! Six coups de fusil: deux florins! La dame veut-elle essayer? La dame tire sûrement très bien, allez madame! » Ils l'affirmaient de tout ce qui passait portant jupon, servante ou duchesse; et bien qu'Henriette ne sût guère tirer, elle les prit

1. Pâtisserie autrichienne aux amandes.

au mot. Dans l'état où elle était, le mot « impossible » dont elle usait déjà peu à jeun n'avait plus de raison d'être. Tout semblait possible. Peut-être renoncerait-Il à cette Kaspar et lui reviendrait-Il. Pourquoi pas. Il n'avait pas de scrupule. Franz, lui, en avait. Peut-être se mettrait-elle à aimer Franz – les gens disaient qu'on pouvait finir par s'attacher à quelqu'un qu'on n'aimait pas.

Elle mit en joue le fusil léger et visa en choisissant sa cible, un arlequin à tambour qui avait un cœur noir au milieu de la poitrine et un cercle rouge au milieu du cœur; c'est là qu'il fallait toucher, et elle toucha. L'arlequin lâcha une salve de coups de tambour vibrants. Franz s'écria: « C'est fantastique! Je ne savais pas que tu tirais si bien! » Elle ne le savait pas non plus. Ensuite elle tira sur un œuf tout gonflé qui oscillait de bas en haut en tremblant sur un fragile jet d'eau – l'œuf vola en éclats. « Le troisième coup, madame! » hurla le propriétaire du stand. « Trois cibles touchées – un beurrier! Quelle cible, madame? » Elle choisit la porte d'un palais miniature, tira, et manqua. Elle n'eut pas le beurrier mais une médaille en fer-blanc.

Ils poursuivirent leur route au bras l'un de l'autre, la nuit tombait déjà. Une femme se tenait au bord du chemin avec un plein panier de muguet. Il lui en acheta un bouquet et elle le mit à sa ceinture avec les violettes et la médaille, puis ils avisèrent un manège nommé « Le Kalafatti »: un Chinois géant en bois servait d'axe aux chevaux noirs et blancs et aux calèches à bascule. Elle se hissa sur un cheval blanc, lui sur un noir, et en la voyant sur ce blanc cheval de manège qu'elle montait en amazone, il pensa qu'elle était encore une enfant malgré sa longue jupe de velours. C'est ce qu'il ne faudra pas oublier, jamais, se promit-il. Non qu'il pensât être trop vieux pour elle, mais il se disait que la jeunesse d'Hetti lui donnait droit à tous les amusements dont la

sienne avait été privée, tous sans exception. Curieux qu'elle vous le fasse si peu sentir, ne put-il s'empêcher de songer, elle se conduit tellement en adulte ! « Tu aimes les manèges ? demanda-t-il tendrement.

– J'adore ça ! »

Ensuite il la mena au « Théâtre de puces », un réduit où une femme à lunettes siégeait derrière une table sur laquelle était posée une boîte de verre éclairée par une lampe à pétrole ; il se rappelait combien, enfant, il aurait désiré voir cela. « Ces messieurs-dames arrivent à point nommé pour la course », annonça la femme en désignant la boîte en verre d'une aiguille à tricoter, puis elle leur présenta les puces : « V'là l'Pepi, La Marie. L'Rudi. La Laura. L'Max. » Cinq minuscules points qui s'agitaient. « Allez ! » ordonna la femme en faisant tinter une petite cloche argentée. Les cinq points accélérèrent le mouvement. « Z'ont bien pris le départ tous les cinq ! » déclara-t-elle en leur prodiguant force encouragements : « Max, fais pas l'fainéant ! Laura, accroche-toi ! » L'instant d'après, elle pronostiquait en pointant son aiguille à tricoter : « C'est l'Pepi qui va l'emporter ! L'Pepi va plus vite que l'vent. »

Que la puce Pepi aille plus vite que le vent fit bien rire Henriette. Elle aurait tout aussi bien pu pleurer, elle hésitait entre le rire et les larmes.

Elle riait encore dans la cabine de la Grande Roue, qui s'éloignait insensiblement du sol, montant lentement, très lentement, jusqu'à surplomber la ville. On devinait plus qu'on ne voyait les contours arrondis des contreforts de la forêt viennoise, mais on voyait nettement le Danube briller sous les ponts et entre les quartiers de la ville. Les lumières des rues tremblotaient et les étoiles fébriles s'estompaient à l'horizon dans un même vacillement scintillant.

« Je voudrais rester là toujours ! Il ne faut pas que ça redescende ! dit-elle.

– Ça ne redescendra pas! Les travaux commenceront dans moins d'un mois. Je te construirai une chambre tout en haut. D'accord?»

Il le lui promit comme à une enfant. Par les vitres ouvertes de la cabine leur parvenaient un air tiède et un brouhaha confus, porté par le vent. Plus ils s'élevaient au fur et à mesure que la roue tournait, plus c'était calme. «Oui», répondit-elle sans qu'il pût voir dans l'obscurité si elle riait toujours.

Neuf heures sonnaient quand ils regagnèrent la terre ferme. Ils quittèrent le Prater au trot et, par une étrange lubie du cocher, passèrent un moment plus tard devant le portail de l'Augarten. *Lieu de plaisance dédié à tous les humains par un homme qui les estime*, disait la dédicace de l'empereur Joseph qui y était gravée.